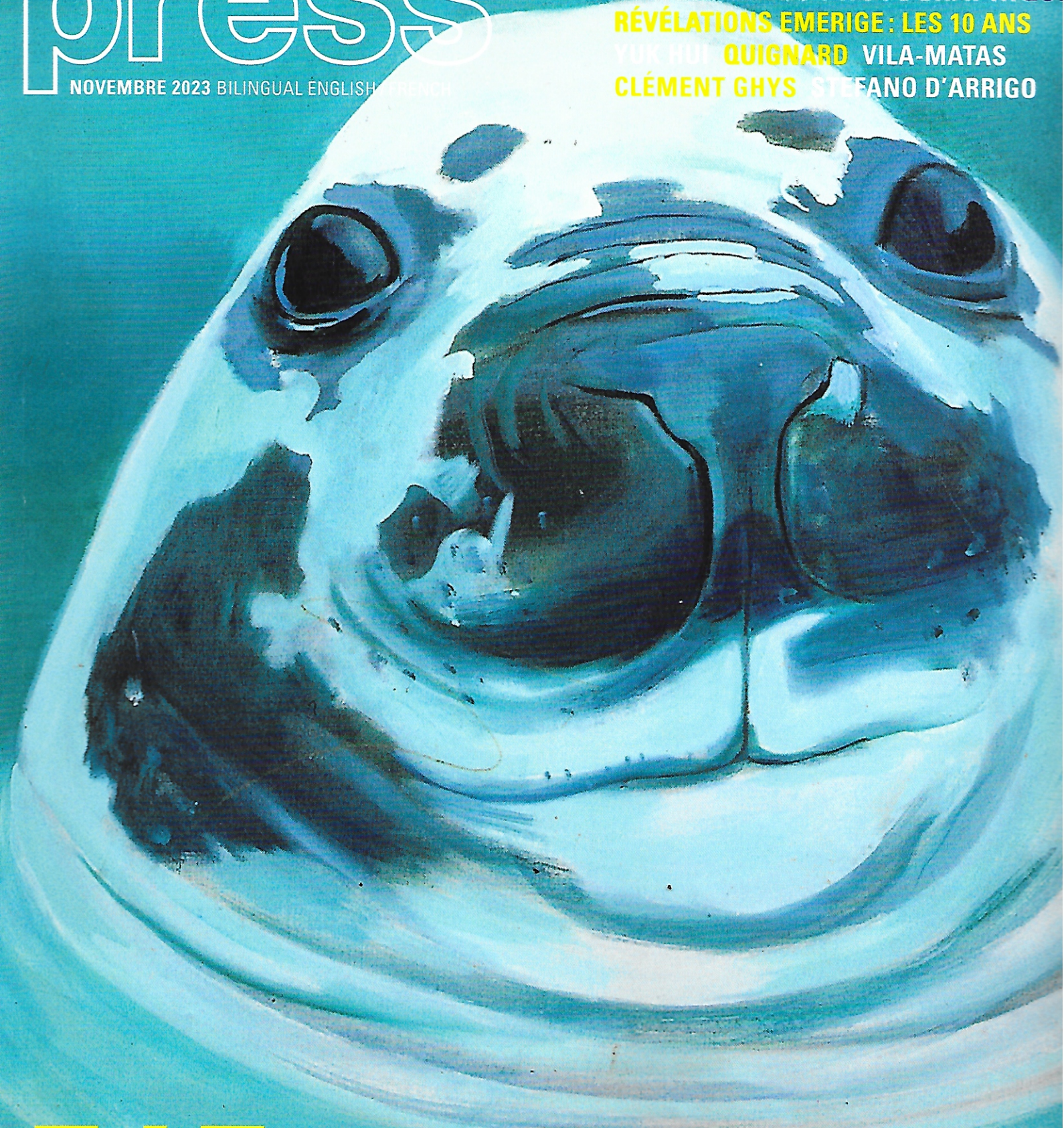


art press

NOVEMBRE 2023 BILINGUAL ENGLISH / FRENCH

DANA SCHUTZ INTERVIEW PAR E. HEARTN
GILLES AILLAUD ET SON HÉRITAGE
MARK ROTHKO VU D'EUROPE HANS HARTU
PHILIPPE SOLLERS, THOMAS SCHLESSER
MATÉRIALITÉS PHOTOGRAPHIQUES
RÉVÉLATIONS EMERIGE : LES 10 ANS
YUK HUI QUIGNARD VILA-MATAS
CLÉMENT GHYS STEFANO D'ARRIGO

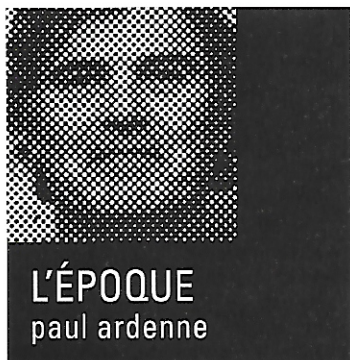


515

DOM 9,70€ - PORT. CONT. 9,70€
BEL 9,30€ - CA 14,30 SCA
JAPON 1730 JPY - CH 16,10 FS
MAROC 90 MAD

M 08242 - 515 - F: 7,50 € - RD





L'ÉPOQUE
paul ardenne

DÉPRESSION VERTE GREEN DEPRESSION

■ L'éco-anxiété est devenue en une vingtaine d'années un concept banal en lien avec une situation non moins banalisée, notre actuelle réalité environnementale, désastreuse, sur fond de dérèglement climatique, de pollution endémique et d'épuisement des ressources et de la biodiversité. L'éco-anxiété ou, pour parler après le philosophe australien Glenn Albrecht, qui invente en 2003 ce néologisme, la « solastalgie » : le sentiment de se sentir mal, de souffrir jusque dans notre maison-Terre, au sein de « Gaïa » censée nous protéger. « Solastalgie », du latin *sōlācium*, la consolation, le réconfort face à des événements pénibles, plus le double suffixe *-stalgia*, suggérant la nostalgie, et *algia*, terme qui évoque en grec la douleur physique ou mentale. Comment le monde de l'art contemporain, qui n'y est pas indifférent, traduit-il la solastalgie, comment se saisit-il de ce phénomène dépressif de masse ?

Opportunément, une exposition récente, *Solastalgies*, a fourni l'occasion d'y regarder de plus près (1). Sa curatrice, Isabelle de Maison Rouge, a présenté dans ce cadre différentes œuvres consacrées à ce thème, signées Matthieu Boucherit, Léa Habourdin, Lucien Murat, Lenny Rébéré, Jeanne Vicerial et Jisoo Yoo. Ces jeunes artistes, tous âgés de moins de quarante ans, ont de l'éco-anxiété une conception à la fois basique (la situation est calamiteuse) et élastique (elle est aussi complexe, et ramifiée). Le désarroi écologique, chez eux, s'exprime par des visions de perte ou d'effroi mais également par la mobilisation sensible, « entre apathie et besoin d'action », note la curatrice, et jusqu'à l'intérêt pour le soin (*le Care*), qui éloigne du mal. Léa Habourdin, sur support textile, fabrique ses images à partir de végétaux avec un sens aigu de l'évanescence – ce qui disparaît. Lucien Murat, pour sa part, fait travailler une IA à partir d'images de la forêt de Meymac qu'il bricole ensuite au moyen de sable, en des compositions évoquant un univers asphaltique, défiguré – ce que l'humain artificialise, pour le pire. Quand une

Jisoo Yoo, en des compositions très graphiques pleines d'excroissances végétales, nous apaise paradoxalement. La *natura naturans*, chez cette artiste coréenne, semble reine, proliférante ; la convoquer génère sur la toile une prodigalité de signes indiquant que le monde n'est pas fini, serait-il soumis à une métamorphose dérégulée.

UNE CATHARSIS ?

Bien des images d'art, depuis deux décennies, se sont appliquées à mettre en scène l'apocalypse lancinante où vient s'enraciner la solastalgie. En désespoir de cause, pour l'essentiel. Cette fin du monde-là, décidément, consume notre moral, notre sentiment d'impuissance est trop à vif, que ne contrebalance pas la certitude de faire ce qu'il faut pour s'extraire de la mauvaise passe. De là, des images laissant peu de place à l'espoir et virant au gris, voire au noir. David Buckland photographie, sur la glace fondante de la banquise, les formules lumineuses lourdes de sens qu'il y estampille au moyen d'un vidéoprojecteur, de courtes phrases évoquant l'inéluctabilité du réchauffement climatique (série *Sadness Melts*, 2006-09). Janet Biggs, s'étant acheminée elle aussi en milieu glaciaire, y lance une fusée de détresse dont personne ne recueillera le signal sinon sa caméra (*Warning Shot*, 2016). Solitude et indifférence générale face à la disparition graduelle des glaces polaires. Le monde en marche ? Il continue à son rythme fou – les émissions de GES se diffusent de plus belle tout comme l'extractivisme et notre recours polluant aux énergies fossiles – qui accroît l'effet de serre et, dirait l'historien des techniques François Jarrige, la « contamination du monde ». Peter Caton, à travers une série photographique qui se passe de commentaire (*Unyielding Floods*, depuis 2021), coffre dans son appareil photographique, de par le vaste monde, des gens les pieds dans l'eau devant leur

Lucien Murat. *Prophétie de l'IA 1*. 2023.

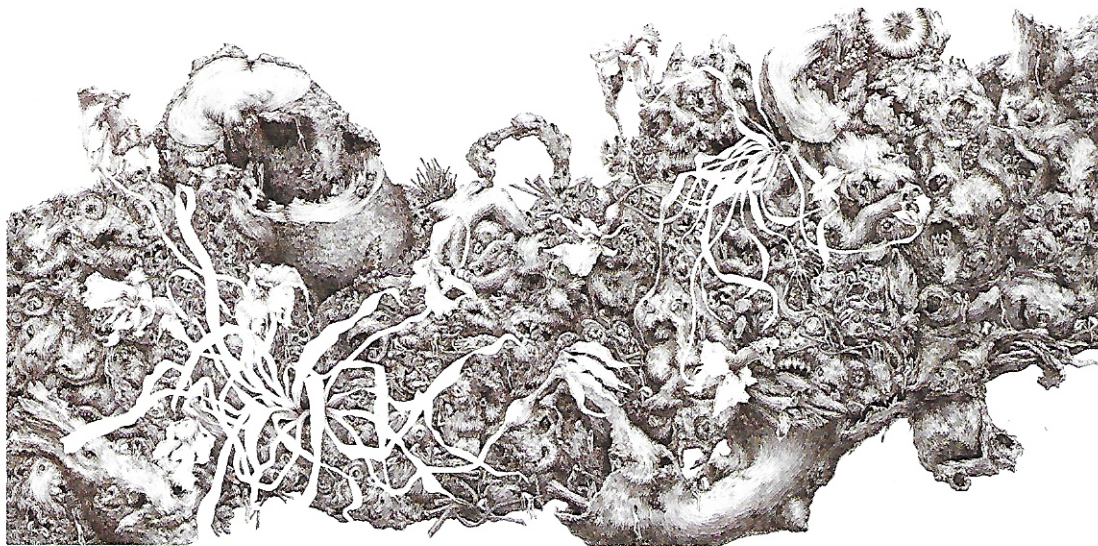
Flash, pastels à l'huile, sable sur patches
oil pastels. 156 x 130 cm

Home ou carrément, dans leur salon. La hausse du niveau des mers ? Une fatalité.

L'imaginaire visuel de la solastalgie indexe une double catastrophe, environnementale : le monde est abîmé, détruit, négligé, autant qu'ontologique, par voie de conséquence : sur notre Terre, de moins en moins d'humains trouvent une place confortable, voire légitime. Sortir les mouchoirs est de rigueur, car l'humeur est maussade. En rire ? Alors ce sera au mieux pour en rire jaune, d'une hilarité coincée où le Diable s'invite et vient ricaner de concert. Face à la série *Dystopia* (2015) d'Alexa Brunet, par exemple, trente photographies mises en scène. Ici, une femme coiffée d'un casque d'astronaute y salue son paysan de mari qui évolue dans une nuée de pesticides et de fumée de charbon. Là, une classe d'école

vient étudier avec attention un légume solitaire qu'on observe avec curiosité, avant, on le pressent, sa très prochaine disparition... Hilarité caustique mais aussi bien navréeuse, embrumée par les larmes. Ce monde que nous avons perdu. Ces images navrées où lire une déception profonde avouent tout le désarroi que l'anthropocène et ses ravages climatiques peuvent susciter. Ce sont celles encore d'un John Akomfrah, cinéaste et artiste britannique d'origine ghanéenne (il représentera la Grande-Bretagne à la 60^e biennale de Venise, en 2024), dont l'installation vidéo *Purple* (2017) enfonce le clou. Sur six écrans juxtaposés, Akomfrah y expose la somme des maux de l'anthropocène sous l'espèce d'eaux invasives et sales, de territoires cramés par la sécheresse, d'espaces naturels ruinés et





de populations abandonnées (les migrants économiques, politiques mais aussi climatiques: une figure récurrente chez cet artiste du contre-sublime, grandes images pour grandes souffrances imagées). Une vision d'horreur?

Pas si sûr. Non que ce type de spectacle nous rassure, il garde malgré tout une fonction réparatrice, en dépit de l'« horreur délicate » (Edmund Burke) qu'il véhicule de façon pesante. Car pour décourageantes qu'elles soient, ces images disent du moins la prise de conscience et plus encore notre aptitude (notre courage?) à regarder le monde en face, en dépit de son visage répulsif. La solastalgie est un « mal du pays sans exil », a pu écrire le philosophe français Baptiste Morizot. À ceci près, à se nourrir des images d'art qu'elle suscite: maintenir nos yeux ouverts, sans les refermer de dépit, sur cette terre d'exil compensatrice que sont nos représentations. ■

1 *Solastalgie(s)*, La Fabrique, Montreuil, 17 septembre-15 octobre 2023.

Over the last twenty years or so, eco-anxiety has become a commonplace concept linked to a situation that has been made no less commonplace—our current disastrous environmental situation, with its backdrop of climate disruption, endemic pollution and the depletion of resources and biodiversity. Eco-anxiety or “solastalgia,” to follow the Australian philosopher Glenn Albrecht, who coined this neologism in 2003: the feeling of distress, of suffering in our home-Earth, within “Gaia,” which is supposed to protect us.

“Solastalgia,” from the Latin *sōlācium*, consolation, comfort in the face of painful events, plus the double suffix *-stalgia*, suggesting

nostalgia, and *algia*, the Greek term for physical or mental pain. How does the contemporary art world, which is not indifferent to such things, translate solastalgia, and how does it grapple with this mass phenomenon of depression? A recent exhibition, *Solastalgie(s)*, provided a timely opportunity to take a closer look at the concept (1). Its curator, Isabelle de Maison Rouge, presented a number of works devoted to this theme, by Matthieu Boucherit, Léa Habourdin, Lucien Murat, Lenny Rébéré, Jeanne Vicerial and Jisoo Yoo. These young artists, all under the age of forty, have a conception of eco-anxiety that is both basic (the situation is calamitous) and elastic (it is also complex and ramified). For them, ecological distress is expressed through visions of loss or dread, but also through sensitive engagement, “somewhere between apathy and the need for action,” as the curator notes, and even through an interest in care, which distances us from evil. Working with textiles, Léa Habourdin creates her images from plants with a keen sense of evanescence—that which disappears. Lucien Murat, for his part, has made an AI work from images of the Meymac forest, which he then tinkers with using sand to create compositions that evoke a disfigured, asphaltic universe—that which humans artificialise, for the worse. Jisoo Yoo's highly graphic compositions, full of botanical protuberances, are paradoxically soothing. For this Korean artist, *natura naturans* seems to reign supreme, proliferating; summoning it generates a prodigality of signs on the canvas, indicating that the world is not finished, even if it is subject to a deregulated metamorphosis.

Over the last two decades, many art images have been used to depict the haunting apocalypse that is at the root of solastalgia. In sheer desperation, for the most part. This end of the world is consuming our morale, and our sense of powerlessness is too raw to be counteracted by the certainty that we're doing what we need to do to get out of this difficult situation. The result is images that leave little room for hope and fade to grey, or even black. On the melting ice floes, David Buckland photographed luminous formulas fraught with meaning, using a video projector to stamp them on the ice, with short phrases evoking the inevitability of global warming (*Sadness Melts* series, 2006-09). Janet Biggs, who also ventured into an icy environment, launched a distress rocket which was picked up by her camera alone (*Warning Shot*, 2016). Solitude and general indifference in the face of the gradual disappearance of the polar ice caps. The world in motion? It is moving at an incredible pace, with greenhouse gas emissions continuing unabated, as is extractivism and our polluting use of fossil fuels, which is exacerbating the greenhouse effect and “contaminating the world,” as the technical historian François Jarrige would say. In a photographic series that speaks for itself (*Unyielding Floods*, since 2021), Peter Caton uses his camera to capture people all over the world with their feet in the water, in front of their *Home* or in their living rooms. Rising sea levels? A foregone conclusion.

The visual imagery of solastalgia points to a double catastrophe: environmental, with the world damaged, destroyed and neglected, and ontological, with fewer and fewer humans finding a comfortable or

Jisoo Yoo. *Métamorphose E #3* (Narcissus). 2017. Stylo à bille sur papier ballpoint pen. 107 x 52 cm. (© J. Yoo)

even legitimate place on Earth. Get out your handkerchiefs, because the mood is dismal. Can we laugh about it? At best, it would be a gallows' humour, a kind of uptight hilarity where the Devil invites himself in and cackles along. Take Alexa Brunet's series *Dystopia* (2015), for example: thirty staged photographs. Here, a woman wearing an astronaut's helmet greets her farmer husband as he moves through a cloud of pesticides and coal smoke. There, a school class comes to study a solitary vegetable that we observe with curiosity, intuiting its imminent disappearance... A caustic but also nauseating hilarity, clouded by tears. This world that we have lost.

A CATHARSIS?

These heartbreaking images of deep disappointment reveal the anguish produced by the climatic ravages of the Anthropocene. There are also those of John Akomfrah, a British filmmaker and artist of Ghanaian origin (he will be representing Great Britain at the 60th Venice Biennale in 2024), whose video installation *Purple* (2017) drives the point home. On six juxtaposed screens, Akomfrah exposes the sum total of the evils of the Anthropocene in the form of invasive, dirty water, territories burnt out by drought, devastated natural spaces and abandoned populations (economic and political migrants, but also climate ones: a recurring figure in the work of this artist of the counter-sublime, large images for large graphic sufferings). A vision of horror?

Not so much. Not that this type of spectacle reassures us, but it does have a restorative function, despite the “delicious horror” (Edmund Burke) that it so heavily conveys. For however discouraging they may be, these images at least speak to our awareness and even more to our ability (our courage?) to see the world as it is, despite its repulsive face. Solastalgia is “homesickness without exile,” as the French philosopher Baptiste Morizot once wrote. Except if we draw inspiration from the artistic images it gives rise to: keep our eyes open, without closing them in disappointment, on this compensatory land of exile made up of our representations. ■

Translation: Juliet Powys

1 *Solastalgie(s)*, La Fabrique, Montreuil, September 17th—October 15th, 2023.



De haut en bas from top:

Chaleur humaine. Frac Grand Large-Hauts de France. Au mur, au centre wall El Anatsui, Sasa, 2004.

Chaleur humaine. LAAC. Au mur wall Lisa Ouakil, Chant des dunes, 2023. (© Ph. Martin Argyroglo)

ment et les transports (Francesco Ruiz, *Corrugated Channel Trucks*, 2023), la question du partage (installation *Forms of Fire* du Collectif Etc et Marion Jdanoff, 2023), la mutation des paysages (Alexandre Hogue, Dominique Ghesquière), la production et ses conditions (El Anatsui, *Sasa* [2004], manteau monumental fait de matériaux de rebut), ou encore la surexploitation des ressources (Minia Biabiany, Sammy Balaji), dans l'esprit d'une fort affûtée « conscience énergétique », pour reprendre le sous-titre de cette manifestation.

Saluons l'ambition de cette proposition originale reconnectant l'art et le monde matériel et ce, sans transcendentalisme ni souci de la métaphysique. Le réel existe, avec sa configuration « dure », ici envisagée comme première et primordiale, en toute logique.

Paul Ardenne

DUNKERQUE

2^e triennale Art & Industrie. Chaleur humaine / Consciences énergétiques

Frac Grand Large-Hauts de France, Halle AP2, LAAC / 10 juin 2023 - 14 janvier 2024

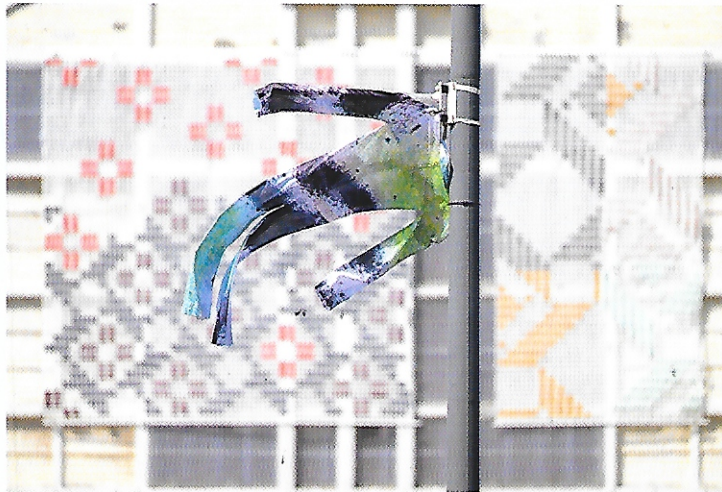
Cette exposition grand format mérite la plus expresse des attentions. Non par son « gigantisme » (le thème de la précédente et inaugurale triennale Art & Industrie de Dunkerque), eu égard aux quelque 150 artistes représentés à travers un nombre de créations conséquentes, mais pour sa thématique foncièrement originale : celle de l'énergie. La société industrielle, dont Dunkerque et son écosystème matériel sont un exemple historique (activités portuaires, chantiers navals et mécanique lourde, fort malmenés par la désindustrialisation), est inconcevable sans ce moteur qu'est l'énergie. Aquatique, charbonnière, pétrolière, nucléaire, éolienne ou solaire, celle-ci démultiplie force de travail, productivité, esprit d'entreprise et investissement. L'énergie, tout sauf une abstraction, est le bras armé de la civilisation émancipatrice, celle qui allège l'effort musculaire humain et permet d'acquiescer temps libéré et loisir, au bénéfice de l'art de vivre. Avec aléas et inconvénients toutefois : car l'énergie peut en venir à s'épuiser, à se rediriger (confer la fermeture des charbonnages, qui a durablement affecté le Nord français), à manquer, à coûter, à polluer plus encore. Une amie compliquée, pas toujours gérable sans problèmes ni contreparties douloureuses.

Lectrices et lecteurs voudront bien excuser ces considérations n'ayant *a priori* pas leur place dans une publication culturelle. À ce point près, fort bien diagnostiqué par les deux jeunes commissaires de cette triennale, Anna Colin et Camille Richert : le monde de l'art n'y est pas insensible, et ce, de multiples manières mises en lumière ici de façon élargie : dans la grande halle AP2, pour les installations ; ainsi qu'au Frac et au Lieu d'art et d'action contemporaine (LAAC), pour les œuvres de moindre échelle, outre plusieurs créations spécifiques pour l'espace public – la peinture murale *Chant des dunes* par Lisa Ouakil, ou encore le ludique *Dunes magnétiques* de lo Burgard. Nourrie de nombreuses œuvres historiques (Erró, Hanne Darboven, Joseph Beuys, Agnes Dénes...), *Chaleur humaine/Consciences énergétiques* s'arcoute sur le devenir toujours plus calamiteux de la question énergétique à l'heure de l'épuisement des ressources fossiles, de la pollution croissante et du réchauffement climatique tandis que le souci écologique, au rythme des décennies, se fait plus pressant dans la création (Gustav Metzger pour les classiques, Suzanne Husky pour le très contemporain). Très structurée, l'exposition se déploie au rythme de huit entrées (« Les sources du progrès », « Des

corps sans fatigue », « Ressources humaines », « Fétiches »...) donnant matière à leur illustration artistique. Le spectateur s'y confronte à des questions aussi essentielles que la fatigue corporelle (Chris Burden), le temps et les rythmes de production (Agathe Berthaux Weil), le déplace-

This large-format exhibition deserves our utmost attention. Not because of its "gigantism" (the theme of the previous and inaugural Triennale Art & Industrie in Dunkirk), despite the 150 or so artists represented through a significant number of creations, but because of its fundamentally original theme: energy. Industrial society,





of which Dunkirk and its material ecosystem are a historic example (port operations, shipyards and heavy machinery, all of which have been badly affected by deindustrialisation), is inconceivable without the driving force that is energy. Be it water, coal, oil, nuclear, wind or solar power, energy increases work capacity, productivity, entrepreneurship and investment. Energy, which is anything but an abstraction, is the armed wing of an emancipating civilisation, one that reduces human muscular effort and grants us free time and leisure, in the interest of improved living conditions. It nevertheless comes with risks and inconveniences: energy can run out, be redirected (for example during the closure of the coal mines, which has had a lasting effect on Northern France), be in short supply, cost money and pollute even more. A complicated ally, not always manageable without problems and painful trade-offs.

Readers will have to excuse these considerations, which may seem out of place in a cultural publication. With the exception of one point, which has been aptly diagnosed by the two young curators of this triennial, Anna Colin and Camille Richert: the art world is not insensitive to it, on various levels, highlighted here in a wide-ranging way: in the large Halle AP2 for the installations; and at the Frac and the Lieu d'art et d'action contemporaine (LAAC) for the smaller-scale works, in addition to several creations specifically designed for the public space—the mural painting *Chant des dunes* by Lisa Ouakil, or the playful *Dunes magnétiques* by Io Burgard. Drawing on a wealth of historical works (by Erró, Hanne Darboven, Joseph Beuys, Agnes Dénes...), *Chaleur humaine / Consciences*

énergétiques focuses on the increasingly calamitous future of energy in an era of depleting fossil fuels, worsening pollution and global warming, with ecological concerns becoming more and more pressing as the decades go by (Gustav Metzger for the classics, Suzanne Husky for the very contemporary). The exhibition is structured around eight themes ("The Sources of Progress," "Tireless Bodies," "Human Resources," "Fetishes"...), all of which provide material for artistic illustration. Viewers are confronted with issues as essential as bodily fatigue (Chris Burden), time and the rhythms of production (Agathe Berthaux Weil), travel and transport (Francesc Ruiz, *Corrugated Channel Trucks*, 2023), the question of sharing (*Forms of Fire* installation by Collectif Etc and Marion Jdanoff, 2023), the mutation of landscapes (Alexandre Hogue, Dominique Ghesquière), production and its conditions (El Anatsui, *Sasa* [2004], a monumental mantle made from discarded materials), and the over-exploitation of resources (Minia Biabiany, Sammy Baloji), in the spirit of a razor sharp "energy consciousness," to reference the subtitle of this event.

We salute the ambition of this original proposal that reconnects art and the material world, without transcendentalism or concern for metaphysics. Reality exists, with its "hard" configuration, quite logically envisaged here as first and paramount.

De haut en bas from top:
Chaleur humaine. Halle AP2. Œuvre de
 work by Yemi Awosile. ©Y. Awosile;
 Court. Rubis Mécénat; Ph. M. Argyrogloï.
 Bernard Moninot. De la série from
 series *Antichambre*. 2011-13. Acrylique
 sur carton et toile de soie acrylic on
 cardboard and silk canvas